

Une approche globale de l'histoire de l'école au Moyen Âge est-elle possible ?

par Jacques Verger

Reti Medievali Rivista, 19, 2 (2018)

<http://www.retimedievali.it>



Scuola, cultura e società nel Medioevo: a proposito di Paolo Rosso, *La scuola nel Medioevo. Secoli VI-XV*

a cura di Gian Maria Varanini

Firenze University Press



Reti Medievali Rivista, 19, 2 (2018)

<<http://rivista.retimedievali.it>>

ISSN 1593-2214 © 2018 Firenze University Press

DOI 10.6092/1593-2214/5960

Scuola, cultura e società nel Medioevo:

a proposito di Paolo Rosso,

La scuola nel Medioevo. Secoli VI-XV

a cura di Gian Maria Varanini

Une approche globale de l'histoire de l'école au Moyen Âge est-elle possible ?*

par Jacques Verger

Cet essai aborde certaines des questions posées par la synthèse de Paolo Rosso sur l'école au Moyen Âge: le contexte social dans lequel se situent les institutions scolaires, le rôle des enseignants et des élèves et l'importance des textes écrits.

This essay discusses some issues encapsulated in Paolo Rosso's synthesis on the school in the Middle Ages: the social framework in which schools were embedded, the role of teachers and students, the importance of written texts.

Moyen Âge; siècles VI-XV ; Europe ; Italie ; École; insegnamento; apprendimento.

Middle Ages; 6th-15th Centuries ; Europe ; Italy ; School; Teaching; Learning.

Ce livre a le mérite de l'unité et de la simplicité. Un auteur unique, dont la compétence dans le domaine de l'histoire de l'éducation au Moyen Âge est attestée par les nombreux travaux qu'il a déjà consacrés aux écoles et universités du Piémont médiéval. Un titre simple – *La scuola nel Medioevo* – qui montre que le livre entend couvrir la totalité du millénaire médiéval, du vi^e au xv^e siècle, et, même si ce n'est pas dit explicitement, l'ensemble, sinon de l'Europe, en tout cas de l'Occident latin.

Enfin, le sujet lui-même est à la fois vaste et précis : « La scuola ». Comme l'auteur l'indique clairement dès son introduction, il a entendu se limiter aux formes « scolaires » de l'éducation, c'est-à-dire impliquant un cadre institutionnel, au moins minimal, et une dichotomie maître-élèves, autrement dit une dimension collective (les élèves constituent un groupe plus ou moins nombreux alors que le maître est généralement seul) et une certaine hiérarchie d'âge, de savoir et d'autorité (le maître, normalement plus âgé, enseigne, les élèves – enfants, adolescents ou « jeunes » – apprennent et obéissent). *A contrario*, ce titre exclut d'autres formes d'éducation, pas forcément incompa-

* L'article traite du livre de Paolo Rosso, *La scuola nel Medioevo. Secoli VI-XV*, Roma, Carocci, 2018 (Quality paperbacks), 311 pp.

tibles d'ailleurs avec l'éducation « scolaire » et dont l'importance historique, y compris pour le Moyen Âge, ne saurait cependant être ignorée : l'éducation familiale, assurée par les parents, les oncles et tantes, les frères et sœurs aînés, l'éducation professionnelle par apprentissage dans la ferme, l'atelier ou la boutique, l'éducation mondaine enfin, notamment dans le cadre des cours ou des chancelleries.

Entre l'école, qui n'a été fréquentée au Moyen Âge que par une minorité, avant tout masculine, de la population, et les autres formes d'éducation, il n'y avait certainement pas de coupure tranchée, d'autant plus que l'école médiévale, à la différence de celle d'autres époques, n'a jamais prétendu prendre en charge la totalité de la formation, non seulement intellectuelle, mais physique et morale, des individus et que la préparation aux professions qu'elle pouvait assurer, relativement théorique et abstraite, exigeait presque toujours d'être complétée par une initiation pratique aux réalités des métiers : au juriste par exemple, qui sortait de l'université imbu de droit romain, il restait à se former concrètement, au contact des praticiens, aux réalités quotidiennes du droit coutumier et des procédures pénales.

Ceci dit, il est vrai qu'au Moyen Âge, ces formes non scolaires d'éducation représentent une matière diffuse et difficile à saisir de manière tant soit peu synthétique, compte tenu de la rareté pour cette époque des archives privées et des sources personnelles ou autobiographiques. Il était donc plus raisonnable de se cantonner, comme l'a fait Paolo Rosso, à l'éducation scolaire qui bénéficie d'une définition institutionnelle claire et d'une documentation souvent insuffisante certes mais relativement spécifique. En revanche, on ne peut qu'approuver l'auteur de s'être intéressé, dans ce cadre global, à tous les types d'écoles depuis les « petites écoles » les plus élémentaires jusqu'aux universités (*studia generalia*) les plus prestigieuses en passant par les grandes écoles urbaines, les *studia* des moines et des religieux et les collèges humanistes, et ce dans la longue durée. Trop fréquemment, les études sur l'éducation médiévale se limitent à une période donnée et à un niveau d'enseignement – c'est sans doute celui des universités qui a été le mieux servi, parce qu'elles ont laissé les archives les plus abondantes et s'identifiaient aux strates supérieures de la culture savante – et ce cloisonnement risque de fausser considérablement les perspectives alors qu'entre les divers ordres d'enseignement médiévaux, il n'a jamais existé de solution radicale de continuité et qu'au contraire non seulement les hommes, mais les livres, les idées et les modèles éducatifs n'ont cessé de circuler. On doit donc se réjouir que Paolo Rosso ait ici cherché à présenter dans une synthèse unique toutes les phases du Moyen Âge et toutes les formes d'écoles médiévales, sans accorder à aucune le privilège d'une sorte de primat historique ou de légitimité culturelle supérieure.

Si l'ambition n'est pas mince, le livre de Paolo Rosso se présente cependant sous les apparences modestes d'un petit volume de 311 pages : 263 pour le texte, 22 pour la bibliographie, 13 pour l'index des noms de personnes et de lieux. Pas d'illustrations, pas de cartes, pas d'annexes documentaires, pas de notes en bas de page (simplement des renvois aux titres de la bibliographie).

Il s'agit, me semble-t-il, d'un « manuel » destiné en priorité aux étudiants et aux curieux d'histoire médiévale, non d'une somme érudite. Le style en est d'ailleurs toujours simple, clair et de lecture aisée.

Évidemment, ce caractère de manuel a ses inconvénients. J'en relèverai trois.

D'abord, l'auteur a délibérément laissé de côté l'historiographie ancienne des écoles et universités médiévales qui remonte parfois jusqu'aux xvii^e et xviii^e siècles et a pourtant fait l'objet, ces dernières années, de recherches importantes. Des ouvrages anciens mais fondateurs, comme par exemple ceux d'Heinrich Denifle¹ ou Hastings Rashdall² sur les universités médiévales, ne sont pas mentionnés dans la bibliographie alors qu'ils modèlent encore largement notre vision de l'histoire de l'éducation au Moyen Âge.

L'auteur a également renoncé, faute de place sans doute, à donner beaucoup d'exemples concrets empruntés au cas particulier de tel professeur célèbre, de telle école précise, de telle ou telle université ou collège, pour illustrer les idées générales qu'il développe, de manière généralement fort exacte mais un peu abstraite et désincarnée. La linéarité du récit y gagne, mais la couleur historique fait un peu défaut. Dans le même ordre d'idées, on peut regretter que l'auteur ait donné aussi peu d'indications statistiques (effectifs de maîtres et d'élèves, durée moyenne des études, taux de réussite, rémunération des professeurs, etc.) alors que beaucoup de travaux récents en fournissent en abondance, au moins pour les deux derniers siècles du Moyen Âge, et que l'apport de ces données quantitatives, malgré leurs limites, est incontestable pour une meilleure connaissance du phénomène scolaire à cette époque.

Plus largement, on peut d'ailleurs observer que l'auteur a fait peu de place à la question des sources, ne mentionnant par exemple aucune des grandes publications documentaires classiques telles que le *Chartularium Universitatis Parisiensis*, le *Chartularium Studii Bononiensis*, les *Monumenti della Università di Padova*, etc.³ ; la taille restreinte du livre ne permettait sans doute pas d'analyser en détail telle ou telle source ou d'en citer des extraits significatifs⁴, mais il eut pu être utile, y compris pour les étudiants, de montrer concrètement comment se fait l'histoire des universités et combien celle-ci est tributaire des documents dont elle dispose (et des lacunes de ceux-ci) et des méthodes qu'elle met en œuvre. Sur ce dernier point, le développement récent de la numérisation des sources, la constitution de grandes bases de données textuelles ou prosopographiques (comme par exemple les *Biographical Registers* d'Oxford et Cambridge⁵ ou le *Repertorium Academicum Germanicum* ou

¹ Denifle, *Die Entstehung der Universitäten*.

² Rashdall, *The Universities of Europe*.

³ *Chartularium Universitatis Parisiensis*; *Chartularium Studii Bononiensis*; *Monumenti della Università di Padova*, I (1222-1318) et II (1318-1405).

⁴ Il existe en diverses langues des anthologies de textes relatifs à l'éducation médiévale: par exemple, *La fondation de l'université de Paris*.

⁵ Emden, *A Biographical Register of the University of Oxford* et Emden, *A Biographical Register of the University of Cambridge*.

RAG) sont des nouveautés qui transforment d'ores et déjà les conditions dans lesquelles peut s'écrire l'histoire des écoles, collèges et universités médiévales.

De manière générale, on a le sentiment que l'auteur a été plus soucieux de dresser un *status quaestionis*, un bilan des résultats acquis sur l'histoire de l'éducation scolaire au Moyen Âge que de signaler les lacunes et les incertitudes de nos connaissances, de distinguer les secteurs déjà bien avancés de la recherche et ceux qui sont encore mal ou peu défrichés, de suggérer enfin les pistes dans lesquelles les historiens de l'école médiévale pourraient s'engager de préférence dans les prochaines années. La dimension problématique fait quelque fois défaut à ce petit livre. La prépondérance, dans la bibliographie finale, de travaux courts et déjà synthétiques aux dépens de quelques grandes sommes (telles, parmi bien d'autres, *The History of the University of Oxford* ou *l'Almum Studium Papiense*)⁶, peut-être indigestes pour des lecteurs débutants mais qui auraient eu le mérite de leur ouvrir l'accès aux ressources documentaires et aux travaux les plus récents, confirme cette tendance. La mention de certaines monographies régionales⁷ ainsi que des principales revues européennes d'histoire de l'éducation (*Histoire de l'Éducation*, *History of Universities*, *Annali di Storia delle Università italiane*, *Pædagogica historica*, etc.) qui font toutes une place non négligeable à l'époque médiévale, aurait également pu guider la curiosité des lecteurs.

Ceci étant, plutôt que de nous attarder à des regrets qui n'ont peut-être pas lieu d'être dans la perspective qui était celle de l'auteur et que des publications ultérieures pourront venir apaiser, prenons maintenant le livre de Paolo Rosso pour ce qu'il est, c'est-à-dire une brève mais solide synthèse sur l'histoire de l'école au Moyen Âge, bien articulée et bien informée, à partir de la bibliographie récente (la grande majorité des titres cités par l'auteur sont postérieurs à 1970 et même 1980) et tâchons d'en dégager les grandes lignes et de distinguer ce qui semble bien établi et ce qui peut prêter à discussion.

Je laisse à d'autres recenseurs plus compétents que moi le soin d'examiner en détail ce que Paolo Rosso dit des écoles et universités italiennes du Moyen Âge, qui occupent évidemment une place centrale dans son livre (ce qui, j'y reviendrai, n'est d'ailleurs pas sans poser problème), et je m'attacherai à l'architecture globale du volume et à la manière dont il aborde l'histoire de l'école à l'échelle de l'Occident médiéval entre le vi^e et le xv^e siècle.

Le plan d'ensemble du livre est clair et même systématique. Après une courte introduction méthodologique (pp. 13-21), il se divise en quatre parties distribuées en ordre chronologique.

La première, la plus longue, porte sur un Haut Moyen Âge que l'auteur fait aller du vi^e au xi^e siècle (pp. 23-102). La seconde partie (pp. 103-155) traite de la renaissance du xii^e siècle (« Il rinnovamento culturale del xii secolo »). La troisième s'intitule « Le scuole nella società urbana (secoli xii-xv) » (pp. 157-

⁶ *The History of the University of Oxford*, et *Almum Studium Papiense*.

⁷ Par exemple, Kintzinger, *Das Bildungswesen in der Stadt Braunschweig*.

216). La quatrième partie enfin porte pratiquement sur le même arc chronologique mais est consacrée aux universités (« La “novità” scolastica. Le università degli studenti e dei maestri (fine xii-xv secolo) », pp. 217-271). Le livre se termine par une brève conclusion (pp. 273-275). Ce découpage chronologique classique ne pose *a priori* pas de problèmes. Dans le détail cependant, il est parfois quelque peu bousculé par l'auteur lui-même, ce qui est un peu déroutant. Le xii^e siècle de la seconde partie remonte à l'occasion dans le xi^e ou s'étend sur le xiii^e. Il est vrai qu'à l'inverse, celui-ci est finalement assez peu présent dans les troisième et quatrième parties qui se concentrent sur la fin du Moyen Âge, xiv^e et plus encore xv^e siècle.

Avant de nous interroger sur ces petites discordances où se joue la dialectique classique de la tradition et de la modernité, examinons de plus près le contenu même de ces quatre parties successives.

On relève tout de suite qu'à l'intérieur de chacune l'auteur a opté pour une division systématique en quatre chapitres dont les titres varient quelque peu mais dont la substance thématique se veut la même. Derrière la coquetterie un peu forcée de ce schéma quaternaire (4 x 4), on sent que c'est une sorte de grille uniforme de lecture que Paolo Rosso a essayé d'appliquer à l'histoire de l'école médiévale, quels que fussent les siècles, les institutions et les pays pris en considération et malgré les évolutions capitales que lui-même souligne amplement, postulant ainsi une sorte d'unité fonctionnelle, sinon structurelle, du phénomène scolaire tout au long du Moyen Âge.

En quoi consiste cette répartition thématique quadripartite de la matière adoptée par l'auteur ?

En gros, dans chaque partie, le premier chapitre est consacré au « cadre général », c'est-à-dire au contexte historique (politique, religieux, culturel, etc.) et, en liaison avec celui-ci, à la mise en place des institutions scolaires. Le second porte sur l'organisation de l'enseignement et, en liaison avec celle-ci, la typologie des écoles, en fonction de critères soit institutionnels (écoles monastiques, écoles urbaines), soit géographiques (écoles françaises, écoles italiennes). Le troisième chapitre aborde le contenu des études, c'est-à-dire à la fois la définition des disciplines et des principales pratiques pédagogiques (*lectio, disputatio*) et leur orientation culturelle (ouverture à l'humanisme). Le quatrième chapitre enfin est plutôt consacré à des considérations sociales sur la place du maître et de l'étudiant dans la société de chaque époque considérée – à la fois rôle effectif et représentations.

Ce schéma apparemment rigoureux est en fait plus ou moins respecté selon les parties. Celle qui s'en éloigne le plus est la dernière qui concerne l'histoire des universités dans laquelle l'étude du contenu des enseignements et des doctrines, sans doute trop divers et complexe, est quelque peu sacrifiée et où les troisième et quatrième chapitres sont principalement consacrés à la dimension sociale du phénomène universitaire : promotion de la figure du docteur dans les sociétés de la fin du Moyen Âge (chap. 15: « I motivi per studiare : non solo l'*amor scientiæ* ») et vie des populations étudiantes (chap. 16: « L'incidenza sociale del sistema universitario »).

À dire vrai, que dans chaque partie, le plan initialement prévu ait dû admettre des variantes n'a rien d'étonnant ; chaque grande période a malgré tout sa spécificité, qui est aussi celle de sa documentation, et qui met en avant certaines questions, moins brûlantes ou moins bien connues pour d'autres époques. Néanmoins, le questionnaire assez systématique adopté par Paolo Rosso a l'avantage de faire revenir de manière récurrente certains thèmes dont on peut ainsi apprécier la persistance et la pertinence dans la longue durée. Ceci correspond bien à la volonté de l'auteur d'examiner de façon méthodique toutes les facettes du phénomène scolaire et des pratiques d'enseignement au Moyen Âge sans se laisser distraire par l'hétérogénéité des sources ou les lacunes de l'historiographie.

Quels seraient donc, si on suit l'auteur, ces invariants de l'histoire de l'école et de l'éducation scolaire au Moyen Âge ? J'en distinguerai cinq.

1. Le premier, assez simple mais fondamental, est que l'école, quelle qu'elle soit, ne peut être étudiée indépendamment du contexte dans lequel elle naît, s'organise et fonctionne. Certes, les écoles médiévales ont presque toujours joui d'un minimum d'autonomie, institutionnelle ou au moins pédagogique, leur apparition peut avoir été, en quelque sorte, « spontanée » et liée à l'initiative personnelle et privée de maîtres ou d'élèves, elles n'en répondaient pas moins à une demande ou au moins une attente de la société environnante et ont presque immédiatement retenu l'attention des pouvoirs qui s'exerçaient sur celle-ci et qui en ont souvent sollicité, voire suscité leur naissance et exercé ensuite à leur égard à la fois protection et contrôle. Paolo Rosso est très attentif à juste titre à cette question des rapports entre les pouvoirs et l'école à toutes les époques du Moyen Âge. Au Haut Moyen Âge et en particulier à l'époque carolingienne, c'est évidemment le pouvoir impérial, s'appuyant sur les ressources des cathédrales et des monastères, qui est l'agent essentiel de la *renovatio* du système scolaire. Les choses deviennent plus compliquées à partir du xii^e siècle. Les historiens ont souvent eu tendance à privilégier, selon leurs perspectives historiographiques et leur documentation, le rôle soit des pouvoirs ecclésiastiques (évêques, ordres religieux, papauté), soit celui des pouvoirs laïcs (seigneuriaux, princiers ou urbains). Paolo Rosso, même si les exemples italiens sur lesquels il s'appuie prioritairement tendent à mettre surtout en évidence le rôle des pouvoirs laïcs et notamment des villes, souligne à juste titre que, jusqu'à la fin du Moyen Âge, le développement des écoles, depuis les petites écoles et les *studia* religieux jusqu'aux universités, a toujours importé à l'Église qui voulait tout à la fois encourager la formation de clercs instruits et contrôler l'orthodoxie doctrinale de l'enseignement. Son intervention s'observe notamment à travers les bulles pontificales de confirmation, la collation de revenus ecclésiastiques aux maîtres et aux étudiants, l'affirmation de la compétence des tribunaux ecclésiastiques sur les écoles et les gens des écoles. Cette influence ecclésiastique ne recule que très progressivement à la fin du Moyen Âge.

C'est également de leurs rapports aux pouvoirs que découle très largement la typologie des établissements scolaires médiévaux que Paolo Rosso dresse

avec soin et de manière équilibrée pour les diverses périodes qu'il distingue à l'intérieur du millénaire médiéval. Si les écoles du Haut Moyen Âge, pratiquement toutes liées à des monastères ou à des cathédrales, présentent une assez grande uniformité, comme l'avait déjà bien montré Pierre Riché⁸, la différenciation – liée à l'affiliation, à l'organisation, au niveau et à la nature de l'enseignement – s'accroît à partir du xii^e siècle. Malgré un certain déclin, les écoles religieuses se maintiennent jusqu'à la fin du Moyen Âge : les *studia* des ordres mendiants (et, pourrait-on ajouter, des Cisterciens et des ordres canoniaux) prennent le relais des écoles monastiques anciennes, les écoles cathédrales survivent, les petites écoles, notamment rurales, sont souvent des écoles de paroisses ou, en Angleterre, de « chantries » où le maître n'est autre que le curé ou le chapelain.

Les universités, quoique de plus en plus tournées vers les disciplines profanes (droit et médecine) et de plus en plus liées aux pouvoirs laïcs, continuent à accueillir de nombreux clercs et à rester sous la tutelle de la papauté localement représentée par un chancelier ecclésiastique. En revanche, les écoles urbaines de la fin du Moyen Âge, qu'il s'agisse des écoles de marchands ou des écoles de grammaire, de plus en plus prises en main, au moins en Italie, par des maîtres humanistes, peuvent être considérées comme des institutions laïques, souvent encouragées et financées par les autorités princières ou municipales.

2. Deuxième facette permanente de l'institution scolaire, l'enseignement. La chose est, en soi, évidente mais appelle des précisions tant en ce qui concerne le contenu des enseignements que les méthodes pédagogiques. Là aussi, Paolo Rosso en dessine les contours pour chacune des périodes qu'il a distinguées. Une idée dominante se dégage. Le programme éducatif des écoles médiévales est un héritage de l'Antiquité sous les espèces des arts libéraux du *trivium* et du *quadrivium*. Mais naturellement il s'agit d'un héritage christianisé, débarrassé dès l'époque patristique de ses éléments les moins compatibles avec la doctrine chrétienne et adapté aux fins d'un enseignement débouchant sur le commentaire de l'Écriture et l'encadrement pastoral des fidèles (prédication, sacrements). À tous les niveaux de l'institution scolaire, les *artes* restent donc présents tout au long du Moyen Âge, de l'initiation grammaticale élémentaire des petites écoles jusqu'aux spéculations philosophiques de l'université. Rénovés, ils se retrouvent au cœur des *litteræ humaniores* que les maîtres humanistes mettent en honneur dans certaines écoles du xv^e siècle, au moins en Italie. Fasciné par la permanence (et les mutations) de cet héritage antique, l'auteur ne fait peut-être pas une place assez grande aux développements nouveaux que connaissent les écoles supérieures à partir du xiii^e siècle puis les universités, surtout celles de l'Europe septentrionale, Paris et Oxford, et qui submergent le vieux schéma du *trivium* et du *quadrivium*: l'extraordinaire poussée de l'aristotélisme latin au xiii^e siècle met

⁸ Riché, Écoles et enseignement dans le Haut Moyen Âge.

la logique et la philosophie (physique, métaphysique et éthique) au centre de l'enseignement non seulement des facultés universitaires des arts, mais même des écoles cathédrales les plus actives et des *studia* mendiants.

Quant aux disciplines « supérieures » présentes elles aussi surtout dans les universités et les *studia* des ordres religieux, il les évoque un peu plus rapidement, insistant surtout sur la science sacrée où l'exégèse allégorique du Haut Moyen Âge se double à partir du xii^e siècle, sur la base des *Sentences* de Pierre Lombard, d'une véritable théologie qui s'efforce de proposer un exposé aussi rationnel que possible des vérités du dogme révélé. Tout en posant, là aussi, les jalons essentiels, il passe plus vite sur les deux autres disciplines qui s'imposent dans les universités et certaines écoles supérieures à partir du xii^e et surtout du xiii^e siècle, attirant même beaucoup plus d'étudiants que la théologie, à savoir le droit, civil et canonique, et la médecine. Il évoque également de manière claire mais un peu théorique les exercices essentiels de la pédagogie scolastique, qui sont peut-être un des éléments les plus originaux de l'enseignement médiéval : le commentaire suivi du texte (*lectio*), la *quæstio* qui permet de dégager les problèmes, la *disputatio* qui fait du débat dialectique le mode privilégié d'approche de la vérité. La référence à des travaux récents comme ceux d'Olga Weijers⁹ aurait permis de donner une vision plus concrète et plus nuancée de la réalité de ces pratiques pédagogiques et de la structures des cursus suivis par les étudiants et des examens grâce auxquels ils accédaient aux grades.

3. Troisième point général à retenir – et c'est un des mérites de Paolo Rosso que d'avoir insisté sur cette dimension trop souvent négligée –, l'éducation scolaire médiévale, quoique faisant largement appel à l'oral et à la mémoire, ne se conçoit pas, à quelque niveau et à quelque époque qu'on se place, sans le texte écrit et le livre qui en est le support. Son histoire est inséparable de celle du livre. Le monde scolaire est une « communauté textuelle », au sens de Brian Stock¹⁰, où la référence, implicite ou explicite, à un certain nombre d'« autorités » écrites et d'instruments de travail était indispensable. Naturellement, du Haut Moyen Âge à l'invention de l'imprimerie, la production et l'usage du livre ont connu des mutations multiples que l'auteur met bien en lumière, la plus importante étant sans doute celle du xiii^e siècle qui, avec la multiplication des ateliers urbains de copie, l'invention du système de la *pecia*, la diffusion du papier et la constitution des premières bibliothèques d'étude (surtout dans les couvents mendiants et les collèges comme la Sorbonne), met le livre, malgré son coût, entre les mains de tous – ou presque – et constitue une véritable révolution intellectuelle¹¹.

4. L'école n'est pas seulement un lieu de vie intellectuelle habité par des hommes que réunirait l'*amor scientiæ* pour reprendre le titre d'un des cha-

⁹ Par exemple Weijers, *Le maniement du savoir*.

¹⁰ Stock, *The Implications of Literacy*.

¹¹ Rosso, *La scuola*, pp. 188-191 et 251-254.

pitres de Paolo Rosso¹². C'était aussi une réalité institutionnelle et une cellule sociale. Paolo Rosso en est parfaitement conscient et décline ce thème tout au long de son livre, en distinguant à juste titre (et pas seulement par commodité) deux niveaux d'analyse : celui des maîtres et celui des élèves.

L'affirmation du personnage du maître (*magister, doctor*) en tant que tel, c'est-à-dire en tant qu'enseignant, comme incarnation du savoir et figure sociale d'autorité est sans doute une des caractéristiques les plus originales de l'histoire culturelle et sociale du Moyen Âge occidental, dont on ne trouve l'équivalent ni dans l'Antiquité, ni à Byzance, ni dans l'Islam. Jacques Le Goff l'avait naguère pressenti en faisant des écoles urbaines et des universités du Moyen Âge le lieu de naissance de l'« intellectuel »¹³, mais Paolo Rosso, à la suite d'autres comme Richard Southern¹⁴ ou Cédric Giraud¹⁵, reprend et précise, tout en l'élargissant, cette intuition. La figure du docteur émerge dès l'époque carolingienne (qu'on pense à Alcuin ou Notker) et passe sur le devant de la scène au xii^e siècle (Anselme de Laon, Abélard) avant que les universités et les ordres mendiants (ordres de docteurs, comme on a dit parfois) ne lui fournissent un cadre stable et quasiment définitif. Les signes qui manifestent cette reconnaissance sociale du docteur au Moyen Âge sont connus et ne varient guère : l'autorité doctrinale, l'influence politique (auprès des prélats, des villes, des princes), les honneurs, sinon la richesse, qui le tirent irrésistiblement vers la noblesse, la postérité enfin qui entretient sa mémoire.

5. Les autres bénéficiaires de l'autonomie institutionnelle et de la reconnaissance sociale dont bénéficie l'école médiévale, sont évidemment les élèves et les étudiants. Paolo Rosso leur a également consacré quelques pages dans chacune des parties de son livre. Quelle que soit en effet l'école considérée – même dans les écoles monastiques, les plus intégrées à une institution englobante, en l'occurrence le monastère –, le groupe des élèves avait sa spécificité, perçue aussi bien par les intéressés eux-mêmes que par leurs contemporains. L'étudiant ne jouit certes pas du même prestige social que le docteur. Sa figure est ambiguë, parfois même contestée pour les désordres qu'on lui impute. Mais il se distingue toujours par son mode de vie, sa langue (le latin), sa sociabilité, sa mobilité (*peregrinatio academica*), son statut personnel fait de privilèges (fiscaux et surtout judiciaires) empruntés pour une bonne part à ceux des clercs et qui lui permettent d'échapper aux contraintes traditionnelles de la naissance et du rang et, jouissant d'une liberté inédite, d'espérer par ses études et ses diplômes une promotion sociale assez rare dans la société médiévale.

La permanence de ces cinq aspects de l'institution scolaire tout au long des siècles médiévaux ne signifie naturellement pas que ceux-ci n'ont pas connu de profondes évolutions. Le plan chronologique que Paolo Rosso a adopté,

¹² « I motivi per studiare: non solo l'amor scientiæ » (*ibidem*, p. 255).

¹³ Le Goff, *Les intellectuels au Moyen Âge*.

¹⁴ Southern, *Scholastic Humanism and the Unification of Europe*.

¹⁵ Giraud, *Per verba magistri. Anselme de Laon et son école*.

montre d'ailleurs bien qu'il en est parfaitement conscient. Sa périodisation, je l'ai dit, apparaît globalement pertinente, même si les coupures séculaires ne sont pas toujours parfaitement significatives. On constate d'ailleurs que l'auteur a parfois dû s'en émanciper, par exemple lorsqu'il reconnaît dès les x^e et xi^e siècles, notamment dans le monde ottonien, comme l'avait bien vu Stephen Jaeger¹⁶, certains traits qui annoncent les écoles du xii^e siècle ou lorsqu'il prolonge certaines analyses de sa seconde partie jusque dans les premières décennies du xiii^e siècle, celles de la naissance de l'université qui émerge des écoles antérieures, dont les premiers statuts de l'université de Paris, en 1215, se présentent d'ailleurs comme une simple *reformatio in melius*¹⁷ et non une création *ex nihilo*.

Ces petits chevauchements, quoique un peu maladroits, ne sont pas vraiment gênants. Plus discutable est peut-être la manière dont l'auteur a séparé nettement ses troisième et quatrième parties bien qu'elles portent toutes deux sur la même période des xiii^e–xv^e siècles. On comprend bien qu'il ait voulu distinguer nettement le domaine, au demeurant très divers, des écoles non universitaires et celui des universités qui correspondent au contraire à un modèle institutionnel unique désormais bien défini. On comprend bien aussi que, par réaction contre trop de travaux sur l'éducation aux derniers siècles du Moyen Âge qui négligent les écoles non universitaires au profit des seules universités, mieux connues et plus prestigieuses (même si elles ne touchaient qu'une petite minorité), il ait décidé de commencer par ces écoles non universitaires, étudiées pour elles-mêmes, et de rejeter dans une dernière partie un peu plus courte (qui peut quand même être vue comme le couronnement du livre) l'histoire des universités, simple point émergée de l'iceberg.

Cette présentation a cependant, me semble-t-il, un double inconvénient. D'abord, en séparant fortement écoles et universités, elle crée une solution de continuité un peu artificielle et occulte la circulation constante, entre les unes et les autres, des hommes, des textes et des pratiques d'enseignement, circulation qui n'était certainement pas à sens unique. Si certaines facultés des arts ne devaient guère différer de certaines écoles urbaines de grammaire, certains *studia* de grands couvents mendiants (comme ceux de Cologne ou Toulouse avant leur intégration aux universités locales) devaient déjà avoir, par leurs effectifs et par la nature et l'organisation de leurs enseignements explicitement inspirés du « modèle » parisien, un niveau quasi universitaire, à ceci près seulement qu'ils ne pouvaient pas conférer le grade de *magister in sacra pagina*¹⁸.

Le second inconvénient de la présentation adoptée par l'auteur est que, la troisième partie se prolongeant jusqu'à l'extrême fin du Moyen Âge et insistant même longuement sur le xv^e siècle et les écoles italiennes plus ou moins

¹⁶ Jaeger, *The Envy of Angels*.

¹⁷ *Chartularium Universitatis Parisiensis*, t. I, n° 20, p. 78.

¹⁸ Verger, « "Studia" et universités », pp. 173-203.

pénétrées d'humanisme dès cette époque, le passage à la quatrième partie implique une sorte de retour en arrière brutal de près de trois siècles. Non seulement ceci peut dérouter le lecteur mais il semble que l'auteur lui-même en a été quelque peu gêné, se hâtant de revenir en terrain plus familier, celui de la fin du Moyen Âge (et d'une fin du Moyen Âge déjà fortement teintée d'humanisme annonciateur de la Renaissance), et laissant le xiii^e siècle dans une sorte de « creux » historiographique où il ne disparaît certes pas totalement mais où le rôle puissamment novateur (même si l'auteur parle en effet de la « *novità scolastica* ») de celui que Jacques Le Goff définissait volontiers comme le « beau siècle » du Moyen Âge (en pensant particulièrement à l'essor de Paris), s'en trouve franchement minimisé. J'ai certes moi-même récemment discuté la notion d'« apogée » appliquée à l'université du xiii^e siècle¹⁹, mais on ne peut quand même ignorer ni son originalité créatrice, ni son dynamisme institutionnel, ni sa fécondité intellectuelle, dont les crises mêmes qu'il a traversées (comme la condamnation de l'« averroïsme » en 1277) sont un indice supplémentaire.

Cette dernière remarque m'amène à ce qui est, dans le fond, ma principale et même ma seule vraie réserve sur le livre par ailleurs si stimulant de Paolo Rosso. Le propos de celui-ci, nous l'avons vu, a été d'embrasser l'histoire de l'école pour l'ensemble de la période médiévale et l'ensemble de l'Occident. Le fait qu'il se soit lancé seul dans cette vaste entreprise garantissait l'unité de la conception du sujet et l'homogénéité de la démarche, alors que cette unité fait souvent défaut aux livres de ce genre lorsqu'ils sont l'œuvre d'une pluralité d'auteurs, ce qui est généralement le cas. La contrepartie était évidemment qu'on ne pouvait attendre d'un seul auteur qu'il domine également, dans le temps et dans l'espace, tous les aspects de son sujet, ce qui aurait exigé la maîtrise d'une bibliographie presque infinie. Mais Paolo Rosso, à coup sûr, a beaucoup lu, sa bibliographie, très ample malgré certaines lacunes, en témoigne, il a incontestablement une vision d'ensemble de son sujet et de ses implications méthodologiques; son information est sûre et à jour, les erreurs factuelles sont rarissimes. Il n'y a sans doute rien d'anormal à ce qu'il ait privilégié les exemples les mieux documentés ou qu'il connaissait le mieux et qu'il ait laissé de côté des cas peu significatifs ou des zones périphériques, son propos étant moins de broser un tableau exhaustif des écoles et universités de l'Occident médiéval que de dégager les traits saillants, structurels pourrait-on dire, de l'histoire de l'enseignement entre le vi^e et le xv^e siècle.

Ce pari est d'ailleurs assez bien tenu dans la première partie. L'unité religieuse et culturelle imposée à la plus grande partie de l'Occident par l'Empire carolingien (qui est au centre de cette première partie), le cadre très large d'un certain nombre de travaux existants (Pierre Riché, Bernard Bischoff, Rosamund McKitterick), facilitait cette vision ample et cette approche synthétique.

¹⁹ Verger, *Le quatorzième siècle: siècle d'apogée ou siècle de crise ?*, pp. 215-225.

Les choses se compliquent au XII^e siècle, avec l'éclatement politique de l'Occident, et devient une gageure à partir du XIII^e malgré l'unité profonde conservée par la culture et spécialement spécialement la culture savante et latine fondée sur le double héritage antique et patristique. La bibliographie éclate en multiples monographies nationales, voire locales ; la géographie historique de l'Occident elle-même apparaît de plus en plus contrastée, avec des axes de communication privilégiés, des régions spécialement dynamiques, riches et urbanisées et d'autres au contraire marginalisées ou attardées. En matière culturelle, deux pôles, de l'avis général, se dégagent : l'Italie centrale et septentrionale d'une part, la France du Nord, la Normandie, la Flandre et l'Angleterre de l'autre ; entre ces deux pôles, les échanges sont multiples mais la spécificité de chacun s'accroît. À la fin du Moyen Âge, cette géographie se fait encore plus complexe : les pays d'Empire, les royaumes ibériques, l'Europe centrale et septentrionale entrent à leur tour dans le concert européen et ne peuvent plus être considérés comme de simples franges marginales étrangères à la culture savante des « vieux pays » d'Occident. Paolo Rosso en est bien conscient mais, surtout à partir de la troisième partie, son attention, nourrie d'une information beaucoup plus abondante, se focalise sur le versant italien de l'histoire de l'école médiévale ; il n'omet pas de revenir de temps en temps, surtout dans la quatrième partie, sur l'Europe « ultramontaine », mais ces retours épisodiques, trop brefs, ne peuvent empêcher un déséquilibre qui fausse les perspectives. Un lecteur non averti risquerait d'en conclure soit qu'au-delà des Alpes il ne se passe rien, soit que les choses s'y passent comme en Italie, ce qui serait également inexact.

Pour ne donner que deux ou trois exemples, concernant la question des écoles non universitaires, de nombreux travaux ont montré qu'à la fin du Moyen Âge, en France du Nord, en Angleterre, en Allemagne se sont développés des réseaux de petites écoles urbaines peut-être un peu moins denses qu'en Toscane ou en Lombardie, mais cependant bien fournis²⁰. Ils ont aussi montré que si les « collèges humanistes » de type italien comme ceux de Guarino de Vérone ou Vittorino da Feltre n'avaient pas eu leurs équivalents au nord des Alpes avant 1500, les expérimentations éducatives n'y avaient cependant pas manqué, dans des domaines divers, comme les « Inns of Court » anglaises²¹ ou les écoles de la *Devotio moderna* aux Pays-Bas²².

Concernant les universités, la spécificité du « modèle » parisien, bien différent de celui qui, à partir de Bologne, s'est imposé en Italie et, avec des variantes parfois non négligeables, dans la France du Midi et la Péninsule ibé-

²⁰ Pour la France, les travaux sont encore très dispersés: voir par exemple Guyotjeannin, « Les petites écoles de Paris; de même pour l'Allemagne, voir par exemple M. Kintzinger, *Das Bildungswesen in der Stadt Braunschweig*; pour l'Angleterre, il y a déjà les synthèses de Orme, *English Schools in the Middle Ages* et Courtenay, *Schools and Scholars in Fourteenth Century England*.

²¹ Ives, « The Common Lawyers ».

²² Post, *The Modern Devotion*.

rique, aurait pu être mise davantage en évidence, d'autant que ce modèle parisien commande lui-même le développement de l'institution universitaire dans toute l'Europe du Nord²³ : c'est la philosophie aristotélicienne qui y domine l'enseignement dans les facultés des arts et non la grammaire et la rhétorique (ce qui n'empêche pas l'humanisme, d'origine italienne, d'y apparaître dans la seconde moitié du xv^e siècle), les collèges y jouent un rôle essentiel, la théologie est la discipline reine, largement aux mains de théologiens séculiers et pas seulement de Mendians comme dans l'Europe méditerranéenne ; les villes et même les princes interviennent ici plus tardivement et plus discrètement qu'en Italie pour développer et protéger les écoles et les universités, Orléans et Montpellier sont des pôles d'attraction internationale pour les études de droit et de médecine, etc.

Bref, ce que l'on peut simplement regretter, ce n'est pas tant que Paolo Rosso n'ait pas dressé un panorama complet des écoles actives en Occident au Moyen Âge, ni qu'il ait privilégié la présentation de certains aspects de son sujet, mais qu'il n'ait pas levé, surtout dans ses troisième et quatrième parties, l'ambiguïté qu'il y avait à appuyer sur un seul registre d'exemples particuliers une analyse qui se voulait globale du phénomène scolaire dans l'Occident médiéval.

²³ *Histoire des universités en France.*

Ouvrages cités

- Almum Studium Papiense. *Storia dell'Università di Pavia*, vol. 1, t. I-II, ed. D. Mantovani, Milano 2012-2013.
- Chartularium Studii Bononiensis. Documenti per la storia dell'Università di Bologna dalle origini sino al secolo xv*, 15 vol., Bologna 1909-1987.
- Chartularium Universitatis Parisiensis*, ed. H. Denifle, É. Chatelain, 4 t., Paris 1889-1897.
- W.J. Courtenay, *Schools and Scholars in Fourteenth Century England*, Princeton 1987.
- H. Denifle, *Die Entstehung der Universitäten des Mittelalters bis 1400*, Berlin 1885 (réimpr. Graz 1956).
- A.B. Emden, *A Biographical Register of the University of Oxford to A. D. 1500*, 3 voll., Oxford 1957-59.
- A.B. Emden, *A Biographical Register of the University of Cambridge to 1500*, Cambridge 1963.
- La fondation de l'université de Paris (1200-1260)*, choix de textes traduits par P. Bermon, Paris 2017.
- C. Giraud, *Per verba magistri. Anselme de Laon et son école au xii^e siècle*, Turnhout 2010.
- O. Guyotjeannin, *Les petites écoles de Paris dans la première moitié du xv^e siècle*, dans *Finances, pouvoirs et mémoire. Mélanges offerts à Jean Favier*, dir. par J. Kerhervé, A. Rigaudière, Paris 1999, pp. 112-126.
- Histoire des universités en France*, dir. par J. Verger, Toulouse 1986.
- The History of the University of Oxford*, ed. T.H. Aston, I-II, Oxford 1984-1992.
- E.W. Ives, *The Common Lawyers, dans Profession, Vocation and Culture in Later Medieval England. Essays dedicated to the memory of A.R. Myers*, ed. C.H. Clough, Liverpool 1982, pp. 180-217.
- C. S. Jaeger, *The Envy of Angels. Cathedral Schools and Social Ideals in Medieval Europe, 950-1200*, Philadelphia 1994.
- M. Kintzinger, *Das Bildungswesen in der Stadt Braunschweig im Hohen und Späten Mittelalter: Verfassungs- und institutionengeschichtliche Studien zu Schulpolitik und Bildungsförderung*, Köln-Wien 1990.
- J. Le Goff, *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris 1957 (Paris 1985²).
- Monumenti della Università di Padova*, ed. A. Gloria, I (1222-1318), II (1318-1405), Padova-Venezia 1884-1888.
- N. Orme, *English Schools in the Middle Ages*, London 1973.
- R.R. Post, *The Modern Devotion: Confrontation with Reformation and Humanism*, Leiden 1968.
- H. Rashdall, *The Universities of Europe in the Middle Ages*, 3 voll., Oxford 1895 (Oxford 1936², nouvelle édition par F.M. Powicke et A.B. Emden)
- P. Riché, *Écoles et enseignement dans le Haut Moyen Âge. Fin du V^e siècle - milieu du XI^e siècle*, Paris 1989²
- R.W. Southern, *Scholastic Humanism and the Unification of Europe*, 2 voll., Oxford 1995-2001.
- B. Stock, *The Implications of Literacy: Written Language and Models of interpretation in the Eleventh and Twelfth Centuries*, Princeton 1983.
- J. Verger, "Studia" et universités, dans *Le scuole degli ordini mendicanti (secoli XIII-XIV)*, Todi 1978 pp. 173-203.
- J. Verger, *Le quatorzième siècle: siècle d'apogée ou siècle de crise pour l'université de Paris?*, dans *L'università in tempo di crisi. Revisioni e novità dei saperi e delle istituzioni nel Trecento, da Bologna all'Europa*, ed. B. Pio, R. Parmeggiani, Bologna 2016, pp. 215-225.
- O. Weijers, *Le maniement du savoir. Pratiques intellectuelles à l'époque des premières universités (XIII^e-XIV^e siècles)*, Turnhout 1996.

Jacques Verger
Université Paris-Sorbonne
jacques.verger@sorbonne-universite.fr